

# Franz-Olivier Giesbert

## L'abatteur



**folio**  
**policier**

Extrait de la publication

FOLIO POLICIER

Franz-Olivier Giesbert

# L'abatteur

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2003.*

Extrait de la publication

Franz-Olivier Giesbert est né en 1949, à Wilmington, dans le Delaware, aux États-Unis, d'un père américain et d'une mère française. Il arrive en France à l'âge de trois ans. Après avoir collaboré à la page littéraire de *Paris-Normandie*, il entre au *Nouvel Observateur* en 1971. Successivement journaliste politique, grand reporter, correspondant à Washington, chef du service politique, il devient directeur de la rédaction de l'hebdomadaire à partir de 1985. En 1988, il est nommé directeur de la rédaction du *Figaro*. Depuis 2000, il est directeur du *Point*.

Il a publié plusieurs romans dont *L'affreux* (Grand Prix du roman de l'Académie française 1992), *La souille* (prix Interallié 1995), *Le sieur Dieu*, et des biographies : *François Mitterrand ou La tentation de l'histoire* (prix Aujourd'hui 1977), *Jacques Chirac* (1987), *Le président* (1990) et *François Mitterrand, une vie* (1996). *L'abatteur* est son premier roman policier, initialement paru dans la collection « La Noire ».



*À la mémoire  
de Jean-François Josselin,  
pour tout.*





L'âme humaine est comme un gouffre  
qui attire Dieu, et Dieu s'y jette.

JULIEN GREEN



## CHAPITRE 1

Il ne lui était encore jamais venu à l'idée qu'elle pourrait mourir si jeune. Sauf une fois, quand une moto l'avait renversée, à la sortie du lycée, trois ans auparavant, un soir de brouillard.

Ce soir-là, une pluie d'étincelles était tombée d'un coup dans la nuit de sa tête avant de laisser la place à une étoile blanche qui explosa contre les parois de son crâne, et puis, plus rien. Le trou noir.

Souvent, c'est comme ça, la mort. Une lumière qui vous emporte au-delà de tout. Ce jour-ci, cette lumière était revenue dans sa tête, comme le soir de l'accident, et elle la submergeait quand l'homme aux gants de mailles tourna la clé du démarreur de la voiture en lui jetant le regard de traviole des gens pas nets.

Il sentait la vieille soupe, comme quelqu'un qui a beaucoup voyagé. Une odeur écœurante, avec des relents de veau bouilli. Si elle avait été dans son état normal, elle aurait sûrement respiré à petites goulées, pour s'en protéger, mais elle ne s'appartenait plus.

Sonia Fieschi avait toujours la lumière dans

les yeux quand l'homme la sortit de la voiture. Il lui sembla qu'il l'emmenait vers une lumière plus éblouissante encore. Elle ne lui opposa aucune résistance. Elle aimait sa force. Elle avait tout de suite aimé sa force quand il lui était rentré dedans, sur le trottoir, tout près du pavillon familial. Elle avait gardé l'équilibre. Mais elle était tombée sous le charme.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, mais quand je vous ai vue, je ne sais pas ce qui m'a pris, figurez-vous, votre vue m'a aveuglé, je ne blague pas.

Voilà ce que l'homme avait dit à Sonia en lui prenant le bras avant de commencer à la baratiner. Elle s'était laissé porter dans le fleuve de ses yeux.

Il parlait bien, de tout et de rien, d'une voix de violoncelle, en lui tournant autour, à la manière des pigeons en rut, l'ironie en plus, quoiqu'ils n'en soient pas tous dépourvus. Un professionnel du gringue. Avec ça, les mains baladeuses et l'œil en tirelire. Il ne perdait pas de temps. Au bout d'à peine deux minutes, il proposa à Sonia d'aller boire un verre en ville avec lui. Elle secoua la tête, avec un regard qui disait oui.

Il continua à jeter ses lignes, en attendant que ça morde. C'était drôle et pathétique, sa façon de sauter tout le temps du coq à l'âne en jouant de la prune. Il sut qu'il avait levé Sonia quand, après avoir découvert sa passion pour le cinéma, il l'invita à venir voir un film avec lui : elle réfléchit un instant en s'humectant les lèvres avant de hocher la tête, avec un regard offert.

Il fallait juste qu'elle passe chez elle avant. Ses parents l'attendaient pour dîner. Sa mère avait préparé de la choucroute au poisson, son plat préféré. Elle ne pouvait pas leur faire faux bond. Elle repartirait après, par la fenêtre de sa chambre, pour ne pas avoir à leur dire qu'elle sortait.

Une heure et quart plus tard, Sonia avait rejoint l'homme qui l'attendait dans sa voiture, garée une centaine de mètres plus loin dans la même rue. Il faisait encore jour. À peine assise sur le siège avant, elle remarqua qu'il portait maintenant des gants de mailles. Son cœur se mit à sonner une espèce de tocsin dans sa poitrine. Mais elle réprima son envie de fuir. Question d'éducation. Et de l'éducation, elle en avait beaucoup.

Quand il lui passa le bras autour du cou, elle décida enfin de déguerpir. Mais il était trop tard. Il avait un couteau à la main et en appuyait le fil contre sa glotte en lui ordonnant d'avaler le comprimé qu'il tenait dans l'autre main. Elle s'exécuta avec un air de bête obéissante. Après quoi, il lui demanda de boire le contenu d'une pipette puis d'ouvrir grand la bouche pour vérifier qu'elle avait bien ingurgité le comprimé au lieu de le dissimuler derrière une molaire du fond, afin de le recracher en douce. Elle s'exécuta avec une servilité affolée, tandis que son cœur donnait des grands coups résonnant jusque dans ses tempes.

Elle hurlait et tremblait, mais juste à l'intérieur. L'heure était trop grave pour laisser parler son

corps ou bien ses sentiments. Elle n'avait pas le choix, de toute façon.

— Maintenant, avait dit l'homme alors que la voiture s'engageait sur l'autoroute, tu es à moi comme la sardine est à l'huile.

Il fallait rire. Sonia rit. Elle n'était pas contraignante. Elle serait sa chose et même sa carpette. Il n'y avait rien de plus simple.

Oui, monsieur. Très volontiers, monsieur. C'est comme vous voudrez, monsieur. Voilà à peu près tout ce qu'elle savait dire, désormais.

Elle avait l'air ahuri et ébloui, aussi à cause de la lumière qui lui brouillait la vue. Une lumière blanche et molle. La lumière de la mort. Elle ferma souvent les yeux pendant le trajet, mais la lumière était toujours là, sous les paupières, sans cesse plus intense.

Sonia n'était plus que lumière quand ils arrivèrent à destination et que l'homme l'allongea sur un lit. Il lui sembla que des mains voletaient au-dessus d'elle comme des mouches à viande, tandis qu'un vertige la transperçait pour la retrancher du monde et l'emmener loin, très loin de son cauchemar de chair et d'os. Elle était déjà dans les limbes quand l'homme soupira :

— Il y a longtemps que je n'ai pas vu un corps si beau.

Je ne peux pas confirmer, je ne l'ai jamais vue en vrai, mais il paraît qu'elle était plus belle encore que sur les photos qui ont été publiées après la macabre découverte.

Pendant que j'y suis, permettez-moi une paren-

thèse. Autant que vous le sachiez, je suis l'un des personnages de cette histoire, mais ne comptez pas sur moi pour me dévoiler tout de suite. Il faudra lire ce livre jusqu'au bout pour savoir qui je suis, si jamais ça vous intéresse. La vérité se mérite.

## CHAPITRE 2

Marie Sastre n'avait jamais rien tant aimé que le sommeil. Déjà, toute petite, elle attendait avec impatience le moment où elle pourrait enfin se glisser entre ses draps pour y retrouver des rêves qui, aujourd'hui encore, restaient ce qu'il y avait de mieux dans sa vie.

Il ne semble pas qu'elle ait connu, bébé, des terreurs nocturnes. Depuis, elle ne se souvenait pas d'avoir eu de cauchemars, à deux ou trois exceptions près, alors qu'elle se rappelait au moins un rêve par nuit. Longtemps, elle les avait notés sur des cahiers à spirale, pour ne pas les oublier, avant d'arrêter, parce que c'étaient toujours les mêmes qui revenaient.

C'était souvent une balade, au milieu des plantes et des bêtes. Des fois, dans une vallée, au bord d'une rivière qui chantait. Des fois, le long d'une plage de sable blanc, sous un nuage d'oiseaux de mer. Ou bien encore sur une montagne, dans les eaux du ciel. Il n'y avait que le paysage qui changeait.

De temps en temps, il fallait qu'une sonnerie



casse cette harmonie. C'est toujours comme ça, avec les portables. Ils gâchent tout. Même les funérailles. Je suis sûr qu'il y en a aussi au paradis. Quand un portable se mit à sonner, à quelques sièges d'elle, Marie Sastre secoua la tête, ouvrit les paupières, remonta légèrement sa manche de chemise et se gratta l'avant-bras, juste au-dessus du coude.

La commissaire Sastre se grattait depuis longtemps. La légende familiale disait qu'elle avait commencé le jour de sa naissance. Elle ne savait pas ce qui la démangeait et s'en fichait pas mal. Elle n'avait jamais été très douée pour l'introspection.

Marie Sastre prenait les plaisirs comme ils venaient et se gratter en était un, souvent. Elle était recouverte de petites croûtes saignantes. Notamment sur les côtes, sous le nombril ou derrière les aisselles.

Pendant les trois heures et quelques que durait le voyage entre Paris et Aix-en-Provence, Marie Sastre s'était souvent grattée. Derrière les oreilles, surtout, en creusant jusqu'au sang, parce qu'elle faisait toujours les choses à fond. Avec, parfois, une incursion dans le haut de la nuque, sous les cheveux, là où suintait une blessure qui ne cicatrisait jamais. Une des plus anciennes, avec celle de l'avant-bras, qui l'obligeait à ne porter que des manches longues, même en pleine canicule.

Marie Sastre était une démangeaison vivante et n'aimait rien tant que labourer ses chairs prurigineuses, quand les vrilles de ses doigts s'enfonçaient jusque dans la moelle de ses os pour y chercher la

fruition. Se gratter est un art. Elle le pratiquait avec raffinement, alternant les affleurements, pour tenir les blessures languissantes, et les entailles, afin de débrider les plaies.

Elle savait jouir de l'attente. Elle évitait ainsi de se gratter le matin, quand l'envie était violente. La plupart du temps, elle se retenait jusqu'à midi. Après, ça n'en était que mieux. Le grattage était sa réponse à la mélancolie, aux chagrins et à la médiocrité du temps. Il fallait le mériter.

Ces petites souffrances qu'elle s'infligeait la brûlaient de bonheur et de fébrilité. Elles la mettaient dans un état de ravissement affreux.

C'est peut-être ce qui subjuguait le paltoquet assis à côté d'elle, dans le train. Il n'arrêtait pas de lui jeter des regards en biais derrière ses lunettes cerclées de bleu. Une caricature de cadre supérieur, coiffé court et au cirage, avec le portable et l'ordinateur afférents.

Les gens comme ça, même quand ils prennent leur tartine du matin, on dirait qu'ils posent pour la postérité, tant ils s'y croient. Ils ont décidé qu'ils sont des chefs-d'œuvre, surtout lorsqu'ils mangent, boivent ou font la chosette. C'était le cas du paltoquet. Quand il reluquait une jeune femme dans le TGV, il fallait qu'il se donne les grands airs de la société du doigt dans l'œil.

La jeune femme en question avait trente-six ans bien sonnés, les cheveux châains et de grands yeux bleus qui mettaient du soleil partout. Elle était belle, mais sans ostentation, avec un laisser-aller vestimentaire de bon aloi, une tristesse dans le

regard, un air un peu ailleurs aussi, comme si elle tentait d'écouter au loin quelque chose qu'elle n'arrivait pas à entendre.

— Vous ne pourriez pas arrêter de me regarder comme ça ? La phrase n'avait pas franchi les lèvres de Marie Sastre mais elle se l'était souvent répétée, sur tous les tons, sans oser la prononcer. Elle se sentit soulagée quand, enfin, le train arriva à Aix-en-Provence, en gare d'Arbois, en plein milieu du ciel.

Jadis, l'homme construisait des cathédrales. Aujourd'hui, il bâtit des gares ou des aéroports. Apparemment, ça n'est pas la même chose, mais il est toujours question du ciel. On pourrait donner des messes à la gare d'Arbois. Je suis sûr que le Seigneur n'y serait pas dépaysé. À cause de la lumière dedans. Une lumière religieuse.

Marie Sastre n'avait pas fait dix mètres sur le quai que son portable se mit à sonner :

- Tu es arrivée ?
- Oui, maman.
- C'est bien, ma petite.

Elle ne coupa pas à la question rituelle :

— Dis-moi... Est-ce que tu as pu manger quelque chose dans le train ?

En d'autres circonstances, elle aurait sans doute répondu de mauvais gré, d'une voix traînante, mais sa mère avait été admise la veille au soir à l'hôpital de Manosque, après un malaise cardiaque en pleine ville, dans la rue Grande. Marie Sastre avait pris le premier train.

— Rien, maman, répondit-elle. Je n'ai pas faim en ce moment.

— Il faut manger, dans la vie.

Un homme d'une cinquantaine d'années, qui marchait à sa hauteur, la mata avec un sourire stupide, et Marie Sastre haussa les épaules en poussant un gros soupir :

— Qu'est-ce qu'il y a, ma petite ? Je t'énervé ?

— Non, maman. C'est pas toi, c'est un type.

Elle se mit à courir, tout d'un coup :

— Il faut que je te laisse, maman. Je te rappelle.

Un vol. Sur le grand pont de bois qui enjambe les quais de la gare d'Arbois, un homme en poursuivait un autre tenant une grosse mallette à la main.

Après avoir descendu l'escalier, l'homme à la mallette dut se retourner et constater que l'autre se rapprochait parce qu'il décida, soudain, de traverser le quai au moment où un TGV entrait en gare, afin de mettre un train entre son poursuivant et lui, comme on le voit souvent faire dans les films. Mais il calcula mal son coup et fut avalé par la locomotive.

Un petit attroupement se forma tout de suite sur le quai, à la hauteur de l'accident. Un homme était descendu sur la voie. Le poursuivant, selon toute vraisemblance. On ne le voyait que de dos.

En arrivant, Marie Sastre hurla, d'une voix stridente, à casser les vitres :

— Police ! Ne restez pas là !

L'homme disparut en moins de rien. Marie Sastre descendait à son tour sur la voie pour inspecter les roues, quand surgit un essaim de policiers et d'infirmiers. Elle sortit sa carte :

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

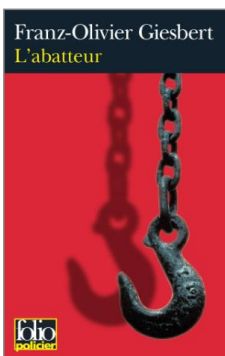
- LE VIEIL HOMME ET LA MORT, 1996 (Folio, n° 2972).  
MORT D'UN BERGER, 2002 (Folio, n° 3978).  
L'ABATTEUR, 2003 (« La Noire » ; Folio policier n° 410).  
L'AMÉRICAIN, 2004. Prix du Témoignage biographique 2004  
(Folio n° 4343).

### *Aux Éditions Grasset*

- L'AFFREUX, 1992, Grand Prix du roman de l'Académie française.  
LA SOUILLE, 1995. Prix Interallié.  
LE SIEUR DIEU, 1998.

### *Aux Éditions du Seuil*

- FRANÇOIS MITTERRAND OU LA TENTATION DE  
L'HISTOIRE, 1977.  
MONSIEUR ADRIEN, 1982.  
JACQUES CHIRAC, 1987.  
LE PRÉSIDENT, 1990.  
LA FIN D'UNE ÉPOQUE, 1993 (Fayard-Seuil).  
FRANÇOIS MITTERRAND, UNE VIE, 1996.



# L'abatteur

## Franz-Olivier Giesbert

Cette édition électronique du livre  
*L'abatteur* de Franz-Olivier Giesbert  
a été réalisée le 05 janvier 2012  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070320967 - Numéro d'édition : 16075).

Code Sodis : N52129 - ISBN : 9782072466649  
Numéro d'édition : 240897.